

étang saumâtre étaient peut-être bien aussi vieilles que celles de Beaurivoir.

Mais là s'arrêtait la comparaison.

La baronne de Verno était aimée, respectée, vénérée même.

M. Victor n'inspirait ni amour ni confiance à personne.

Les gens de la campagne qui avaient affaire à lui s'avertissaient continuellement :

— Tiens-toi bien ! se disaient-ils. C'est plus malin qu'un charbonneau, M. Victor, et si on le laissait faire, il vous mettrait sur la paille.

Et puis comme on venait de le dire tout à l'heure dans le petit café de Châteauneuf, il y avait à Saint-Julien une maritorne appelée la Marceline, qui était la forte tête du château, le despote humble devant qui tout pliait. Si on voulait rester chez M. Victor et qu'on fut assez malheureux pour avoir besoin de manger son pain, c'était d'abord à la Marceline qu'il fallait plaire.

C'était une gaillarde fille de trente ans, d'une beauté rageuse et hardie, d'un tempérament violent, et qui était parvenue à dominer cet homme que personne ne dominait et qui avait en toute chose un entêtement qu'on eût pris pour une volonté de fer. Du reste, ambitieuse à la sourdine, rêvant de se faire épouser tôt ou tard, mais économe, habille dans la direction d'une maison où l'on fait valoir, et ayant à cœur d'arrêter la ruine qui menaçait M. Victor.

M. Victor entra donc dans le cabaret, en demandant à Duriveau un verre de vieille eau-de-vie.

— Bonjour, mes enfants, dit l'hercule en s'assoyant sans façon devant la table qui était auprès du feu ; qui veut trinquer avec moi ?

Le malin s'approcha :

— Moi, si vous voulez bien, monsieur Victor, dit-il en ôtant sa casquette.

M. Victor lui versa un grand verre d'eau-de-vie.

— A votre santé, sauf vot' respect ! monsieur Victor, dit le malin.

M. de Saint-Julien avisa Nicolas Sautereau.

— Ah ! dit-il, c'est vous qui êtes notre nouveau brigadier !

— Oui, monsieur.

— Vous n'aurez pas grand'chose à faire ici, le pays est bon.

Puis voyant le braconnier qui, tout à l'heure, s'était plain durement de sa laderrie :

— Ah ! te voilà, Bigorneau ?

— Oui, monsieur.

— Et ton chien ?

— Il est guéri, monsieur.

— Il faudra que je t'amène un de ces jours, mon garçon, j'ai une harde de bêtes rousses dans mes bois derrière Saint-Julien.

Le braconnier fut plus courageux que les autres bourgeois de Châteauneuf.

— Merci bien, monsieur, dit-il, mais le jeu n'en vaut pas la chandelle.

— Qu'est-ce à dire, drôle ? fit M. de Saint-Julien avec hauteur.

— Ma foi ! monsieur, dit le braconnier sans s'émouvoir, vous m'avez emmené une fois, je vous ai tué un sanglier que la Marceline vous a mis au saloir, et j'ai eu pour tout bénéfice mon chien décousu. C'est vraiment trop cher, ou pas assez.

— Veux-tu que je te paye ton sanglier ? fit M. Victor dont le visage s'empourpa, tandis que ses lèvres blémisaient de fureur.

— Je veux bien, dit le braconnier.

— Eh bien, viens-t'en demain à Saint-Julien.

— Si vous me dites ça, reprit le courageux paysan, c'est que demain vous serez autre part qu'à votre château.

M. de Saint-Julien n'était pas patient ; il se leva et brandit sa cravache.

Mais Nicolas lui arrêta le bras.

— Hé ! monsieur, dit-il, que craignez-vous donc ? Tout le monde vous connaît ici, et on sait bien que vous n'êtes pas homme à manquer de parole à un pauvre diable.

En même temps le brigadier adressait un énergique regard au braconnier, qui se tut.

Mais M. Victor était « parti », comme on dit :

— Ah ! drôle, dit-il, si jamais je te retrouve sur les terres de Saint-Julien, je te traiterai d'importance.

— Faudra que je marche bien lentement pour y rester long temps, dit le braconnier, car vous n'en avez pas large, des terres.

Et, sur cette dernière insolence, il sortit.

M. de Saint-Julien avala coup sur coup deux verres d'eau-de-vie et grommela :

— Je pourrais bien en avoir bientôt plus large qu'on ne croit.

C'était une jolie occasion pour ce bourgeois lettré, qui était le malin de la campagne et que le grossier gentilhomme avait invité à sa table, de sonder le terrain.

— Il est certain, monsieur Victor, dit-il, que quand vous le voudrez, les terres de Saint-Julien s'agrandiront comme si elles étaient en caoutchouc.

— Ah ! tu crois ? fit M. Victor qui se rengorgea et prit un petit air fat.

— Un homme de votre rang, voyez-vous, ça trouve une riche héritière quand ça veut, reprit le malin.

— Hé ! hé ! ricana M. Victor, on ne sait pas...

— Oh ! c'est tout su...

— Et qui donc t'a dit ça ?

— Suffit ! on est fixé...

Et le malin cligna de l'œil et eut un sourire aimable.

Alors M. Victor se leva et jeta une pièce de dix sous sur la table :

— Voilà pour ton eau-de-vie, Duriveau, dit-il.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 11 MARS 1880.—(No. 11.)

Au prochain numéro, nous continuerons LA DUCHESSE DE NEMOURS.

“LE FEUILLETON ILLUSTRÉ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : “Feuilleton Illustré, Boite 1086 B. P.”

HOULE & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.